

Dégrisement

CHRISTIAN DOUMET¹

Écrivain

Université Paris 8, France

La poésie au présent

Nous n'avons d'autre choix que de nous alléger un peu du poids de notre naissance. En vue de cet allègement, chacun cherche un passage. Nous faisons toujours plus ou moins fausse route. Croyant nous libérer, nous nous alourdissons d'autre manière. Mais qui n'essaie pas se condamne à l'enfoncement. Qui se risque ne fait que déplacer la charge. Telle est la grande aporie.

Il y a pourtant des gestes qui donnent au moins le sentiment d'un peu d'évanescence. Ceux-là même que travaillent les artistes du geste : poètes funambules, danseurs, musiciens... Ils tanguent dans l'incertain. Titubent entre des précipices.

La poésie de notre temps, celle que j'imagine la plus convenable à ce moment très quelconque de l'histoire du monde parlant, je ne la vois pas comme une démonstration de puissance, ou de « modernité », ni même de nouveauté – ces dieux si tôt vieilliss ; moins encore comme une affirmation de quelque ordre que ce soit. Elle ressemblerait plutôt à une petite heure de dégrisement. Deux noctambules à la fin d'une nuit d'ivresse dont ils ne savent plus rien de clair mais qui fut sans doute pleine d'enchantements ; deux errants condamnés à retrouver à tâtons le chemin de leur sommeil : voilà les seuls héros possibles de cette aube grise qui est la nôtre. Revenus de pas mal de déconvenues, il leur reste une fois encore à trouver leur chemin. Armés des résidus d'un savoir sans usage, ils ne reconnaissent presque rien de la ville où ils ont grandi. Le vieux fleuve leur sert de repère : parmi les œuvres les plus sophistiquées, les avenues et les marbres pleins de manières, c'est le bras à nu de la nature sauvage. Le seul roulement de force qu'ils entendent au fond d'eux-mêmes.

¹ Professeur de littérature française à l'Université Paris 8 et membre de l'Institut universitaire de France. Il a publié des livres de poèmes, des essais sur la poésie et sur la musique (*Pour affoler le monstre*, Obsidiane, Sens, 1998 ; *Faut-il comprendre la poésie ?*, Klincksieck, Paris, 2004 ; *La Déraison poétique des philosophes*, Stock, Paris, 2010), ainsi que des récits et textes en prose (*Traité de la mélancolie de Cerf*, Champ Vallon, Seyssel, 1992 ; *La Méthode Flaming*, Fayard, Paris, 2001 ; *Rumeur de la fabrique du monde*, José Corti, Paris, 2004 ; *Japon vu de dos*, Fata Morgana, Saint-Clément-de-Rivière, 2007 ; *Trois huttes*, Fata Morgana, Saint-Clément-de-Rivière, 2010 ; *De l'art et du bienfait de ne pas dormir*, Fata Morgana, Saint-Clément-de-Rivière, 2012).

Dégrisement²

Imagine, vieux Wilh.,
Imagine qu'on nous photographie au sortir de l'immeuble, à peine fermée sur
nous la porte à deux battants.

Imagine le cliché,
nous deux, bras dessus bras dessous, corps malhabiles, l'un prévenant
l'autre de choir tête la première sur le trottoir
imagine cette tour vacillante un peu floue...

Tant mieux que personne, tant mieux, n'ait eu pareille idée, imagine que l'esprit
de délation qui court les rues à cette heure répande une telle vision
nous deux dessinant dans l'espace nos calligrammes fantastiques

Je te raccompagne, vieux Wilh., parce que d'aller seul par cette nuit,
de battre le pavé, tu n'en es plus capable, ayant bu et plus que de raison

C'est ainsi que nous entrons incognito dans l'inconnu, à grandes chaloupes
incertaines.

Tenant la route tant bien que mal, tu t'accroches à mon bras,
tes propos entre nous deux se perdent, c'est à peine si j'entends ta voix : « Je
voudrais dire encor... » Les fins de phrase surtout manquent à l'appel, comme de
cette expédition même dont la terminaison paraît des plus indéfinies.

Tant bien que vaille, et si trottoir n'y suffit pas, tes phrases, tes arabesques tu
les dessineras sur le pavé : sans gêne. À cette heure-ci, pas grand danger. Ainsi s'en
vont méconnaissables deux qui ne voulaient que faire le bien et que la débandade
réduit à cette ambulation grotesque.

Vieux Wilh., reviens à toi, je te rappelle, tu es un lyrique et non des moindres,
dit-on,
ce, jusqu'au bout du mot – mais ce bout est-il plus qu'un cul de bouteille
mélancolique et les vapeurs qui s'ensuivent ?

Et toi : « Je voudrais dire encor... » Vise les panneaux de stationnement, anciens
complices dans le décor, « Tiens, te revoilà ! »... Mais inutile qu'on s'y accroche : un
vertige fort comme la tempête de tes membres nous en détacherait, nous rendant à une

² Texte inédit

Desembriagarse

Traducción de RAFAEL ANTÚNEZ ARCE

Imagina, viejo Wilh.,
Imagina que nos fotografían al salir del edificio, apenas cerrada tras nosotros
la puerta de dos batientes.

Imagina la instantánea,
nosotros dos cogidos del brazo, cuerpos desmañados, cada uno
impidiendo al otro caer de cabeza en la acera
imagina este paseo vacilante un poco borroso...

Qué bien que nadie, qué bien, haya tenido semejante idea, imagínate que el
espíritu de delación que recorre las calles a esta hora propaga tal imagen
nosotros dos dibujando en el espacio caligramas fantásticos

Te acompaño de vuelta, viejo Wilh., porque de ir solo esta noche,
de caminar, ya no eres capaz, pues has bebido y más de la cuenta

De esta manera entramos sin ser vistos en lo desconocido, dando grandes
camballadas inestables.

Siguiendo el camino mal que bien te aferras a mi brazo,
tus palabras se pierden entre los dos, apenas si escucho tu voz: «me gustaría
decir otra cosa...» Los finales de frase, sobre todo, faltan, como en esta aventura, cuyo
final se antoja de los más inciertos.

Tanto como sea necesario, y si la acera no es suficiente, tus frases, tus arabescos
los dibujarás en la calzada: nada te lo impide. A esta hora, no hay mucho peligro. Así,
deambulan irreconocibles dos que no querían otra cosa que hacer el bien, y a los que
la desbandada reduce a este error grotesco.

Viejo Wilh., vuelve en ti, te lo recuerdo, eres un lírico y no de los peores, según
se dice,

y lo eres hasta el final de la palabra —pero, ¿ese final es algo más que un culo de
botella melancólica y los vapores que produce?

Y tú: «me gustaría decir otra cosa...» Mira las señales de aparcamiento, antiguos
cómplices en el decorado, «¡Vaya, estás aquí de nuevo!»... Pero, es inútil que nos agarremos
a ellas: un vértigo fuerte como la tempestad de tus miembros nos soltaría, devolviéndonos

errance plus cruelle, nous et nos vouloir-dire. Or d'humiliation, de honte supplémentaires, merci. Nous avons notre saoul.

Ça n'était pourtant pas bien difficile de garder en poche sa prétention ; la tenir déceimment dans son pantalon ; offrir aux passants une figure avenante, sans attirer les regards. Mais non. Plus fort que toi – qui donc alors, en toi ? Quel exhibitionniste ?

Pour en être venu là, vieux qui langues et dont je raisonne à grand'peine la verticalité, pour en être arrivé à ce point, il a fallu que le génie de la prose te casse les tibias à moitié

« Encor, je voudrais dire... »

ce peu de phrase, par exemple, il a fallu que tu t'en saoules au point de le distiller toi-même et de le rendre en chancèlements.

Goutte à goutte sur la nuque, l'humidité rappelle qu'il est bientôt matin mais tu t'en moques, ayant déserté de longue date les fuseaux horaires et tout repère terrestre.

Ta divagante chimère te tient lieu de fortune dans la nuit, et n'était mon bras gauche, n'était ma brumeuse amitié, les Dieux seuls savent sur le bord de quel Styx tu finirais par t'allonger !

La houpelande obscure, un vague drapé que nous formons à deux, c'est tout ce dont nous sommes capables. Les attardés que nous croisons, ils désapprouvent d'un œil hâtif, mais secrètement ils nous envient, vieux Wilh. Ils envient notre sculpture mouvante aux gestes ras. Ils jalouent l'invention, la virtuosité, l'« artistement » de ces deux-là. Leur manière de pied-de-nez à l'attraction terrestre.

Ainsi tournons gauchement le coin des rues, là où les vents contradictoires s'invectivent en prononçant des mots que ni toi ni moi ne comprendrons jamais. Cet hermétisme t'exaspère, bien sûr. Tu y mêles ta réclamation (« Je voudrais, je voudrais dire encor... ») emportée aussitôt par une de ces mains froides.

*

On aurait chamboulé la topographie ? Nous filons au jugé une pente raide inconnue. En contrebas, boulevard des anonymes, presque mort. Au-delà, le cimetière. Les marronniers. Puis derrière, encore des utopies. On connaît chaque détail dans un ordre inconnu. C'est le pays, mais autrement.

a una errancia más cruel, a nosotros y a nuestras intenciones. Ahora bien, de humillación, de vergüenza suplementarias, gracias. Tenemos nuestro borracho.

Sin embargo, no era muy difícil guardar en el bolsillo su pretensión; conservarla decentemente en su pantalón; ofrecer a los transeúntes un rostro afable, sin atraer las miradas. Pero no. Es superior a tus fuerzas. Entonces, ¿quién hay en ti? ¿Qué exhibicionista?

Para llegar a esto, viejo que te tambaleas y cuya verticalidad difícilmente puedo concebir, para llegar a este punto, ha hecho falta que el genio de la prosa te rompa las tibias por la mitad

«Otra cosa, me gustaría decir...»

este fragmento de frase, por ejemplo, ha sido necesario que te emborraches de él hasta tal punto que lo destilas tú mismo y lo devuelves mediante vacilaciones.

Gota a gota sobre la nuca, la humedad nos recuerda que pronto será de día pero tú te ríes de ello, al haber desertado hace mucho tiempo de los husos horarios de cualquier referencia terrestre.

Tu divagante quimera ocupa el lugar de la fortuna en la noche, y no era mi brazo izquierdo, no era mi nebulosa amistad, ¡solo los Dioses saben en el borde de qué Estigia acabarías por tumbarte!

La hopalanda oscura, unos pliegues indefinidos de ropa formamos los dos, es todo de lo que somos capaces. Los trasnochadores con los que nos cruzamos, se apresuran a desaprobarnos, pero secretamente nos envidian, viejo Wilh. Envidian nuestra escultura móvil de gestos breves. Codician la imaginación, el virtuosismo, el «artistamiento» de estos dos tipos. Su manera de burlar la gravedad.

Así, giramos torpemente por la esquina de las calles, allí donde los vientos contrarios se lanzan invectivas, pronunciando palabras que ni tú ni yo comprenderemos nunca. Este hermetismo te exaspera, naturalmente. A ellas añades tu queja («Me gustaría, me gustaría decir otra cosa...») que una de esas manos frías se lleva de inmediato.

*

¿Habremos cambiado la topografía? Tomamos al azar una empinada pendiente desconocida. Más abajo, el bulevar de los anónimos está casi muerto. Más allá, el cementerio. Los castaños. Luego, detrás, de nuevo utopías. Conocemos cada detalle en un orden desconocido. Es la misma ciudad, pero de otra manera.

Pays couché en rond : vrai chien ! Comme un chien lové dans sa patience, ou dans l'oubli de soi, ou la méditation des chiens qui pensent peu mais flairent bien le mourant. Nous errons dans son cercle. Il nous hume, le pays ; nous veille, avec l'air de dormir. Mais qui croit encore au sommeil de quoi que ce soit ? Depuis que nous avons atteint le quatrième degré de la lucidité, nous deux, nous savons bien que l'immobilité des choses signifie leur repos impossible. Lentement, très lentement – ainsi nous progressons entre des spectres.

Tout y a l'air tranquille (« Je voudrais dire encore une phrase pareille : elle me rassure. »). Seul un corbeau s'intéresse à notre tangage. Un corbeau à cette heure ! Je me demande ce qu'il annonce, cet Edgar Poe (un connaisseur !...). « Edgar Poe, tu te souviens, vieux Wilh. ? ... La petite bibliothèque à Providence, Rhode Island, d'où il sortait toujours à moitié gris – mais l'autre moitié plus verte, plus pénétrante qu'un canif dans une pomme d'api... Et Mallarmé, tu te souviens ? Nous sommes près de chez lui. Simple détour. Veux-tu ? » Mais pas un mot.

Nous voilà enquillant des ruelles à rebrousse-poil. Il fait plus sombre ici. On dirait plus grincheux. Les rideaux métalliques s'affaissent dans leur misère ; pas sûr qu'ils se relèvent un jour. Des rideaux déglingués, combien j'en ai compté... Toujours même routine de vivotant petit commerce, d'atelier pas bien franc, de faillite annoncée.

Puis tout d'un coup, au débouché, la face du numéro quatre-vingt-neuf. « Tu te souviens, vieux Wilh. ? » Les yeux qui chavirent dans un roulis de réminiscences. Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Drôle de navigation quand on est sans moteur, qu'on a largué par-dessus bord toutes les ancrés, que la mer est mauvaise, qu'on ballotte, qu'on ballotte sans fin...

Derrière nous, une profonde tranchée, autrement dite « abîme ». Au fond, le premier train, tous feux éteints, tâtonne. On fraternise de loin, par la lourdeur, l'hymne grondant, l'incertitude partagés. On s'accroche à la maigre sympathie des choses qui passent. Qui surtout ne restent pas (maintenant, leur lanterne rouge), tandis que nous, deux imbéciles devant la porte du quatre-vingt-neuf sans oser entrer – à quoi bon ? Tu sais bien qu'il est mort.

— « Quand même. »

*

Nous voilà repartis. Tu as des jambes pour penser, une tête pour marcher. Mais ni jambes ni tête, rien qui aille droit. Tu pleures, vieux Wilh. ? Larmes de

Ciudad acurrucada como un perro. Como un perro ovillado en su paciencia, o en el olvido de sí, o la meditación de los perros que piensan poco, pero olfatean bien al moribundo. Nosotros erramos dentro de su círculo. Nos huele, la ciudad; nos vigila, mientras finge dormir. Pero, ¿quién cree todavía en su sueño? Desde que hemos alcanzado el cuarto grado de la lucidez, los dos sabemos bien que la inmovilidad de las cosas implica su descanso imposible. Lentamente, muy lentamente –así avanzamos entre espectros.

Todo parece tranquilo («Me gustaría decir una frase parecida: me tranquiliza»). Solo un cuervo se interesa en nuestro balanceo. ¡Un cuervo a estas horas! Me pregunto que augura, este Edgar Poe (¡un entendido!...). «Edgar Poe, ¿te acuerdas, viejo Wilh.?... La pequeña biblioteca en Providence, Rhode Island, de donde siempre salía medio gris –pero la otra mitad más verde, más penetrante que una navaja en una manzana api... Y de Mallarmé, ¿te acuerdas? Estamos cerca de su casa. Hay que desviarse poco. ¿Quieres ir?» Pero ni una palabra.

Henos aquí atravesando callejuelas a contrapelo. Hay más oscuridad aquí. Se diría más chirriante. Las persianas metálicas se caen en su miseria; puede que nunca vuelvan a levantarse. Persianas desvencijadas, cuántas he contado... Siempre la misma rutina de pequeños comercios arruinados, de talleres no demasiado prósperos, de quiebra anunciada.

Después, de repente, desembocamos ante el número ochenta y nueve. «¿Te acuerdas, viejo Wilh.?». Los ojos naufragan en una oscilación de reminiscencias. ¿Qué hacemos con esto? Extraña navegación cuando se va sin motor, se ha tirado por la borda todas las anclas, la mar está revuelta, se sufren sacudidas, sacudidas sin cesar...

Detrás de nosotros, una profunda zanja, llamada también «abismo». En el fondo, el primer tren, con todas las luces apagadas, va a ciegas. Desde lejos se siente simpatía, por su pesadez, por su canción retumbante, la incertidumbre compartidas. Uno se aferra a la débil simpatía por las cosas que pasan. Sobre todo, aquellas que no permanecen (en este momento, sus faros traseros), mientras nosotros, dos imbéciles delante de la puerta del ochenta y nueve no nos atrevemos a entrar –¿y para qué?-. Sabes perfectamente que está muerto.

— «A pesar de todo».

*

Hemos retomado nuestro camino. Tienes piernas para pensar, una cabeza para caminar. Pero ni piernas ni cabeza, nada que vaya recto. ¿Estás llorando, viejo Wilh.?

quoi ? Joie ou chagrin ? Ces avenues mortes, ces rideaux de métal, ces trains qui balbutient, et Mallarmé, et le ça-va-finir en général : tu condenses, tu resserres, tu étrangles. Ça donne la petite transe des impuissants. Je traîne à mon côté la dépouille d'un monde.

On arpente. Combien d'heures ? Toujours le même trottoir, les mêmes ombres et la morgue en façades. Maintenant nous longeons le fleuve. C'est l'échine des sauvages qui remue. Le traducteur de la langue des bêtes et des morts, dont les lèvres articulent de longues périodes incompréhensibles, elles aussi.

Regarde, vieux Wilh. Regarde en détail comme il est incertain. Autant que nous. Comme il a l'air de ne pas savoir : notre ignorance même. Comme il avance prudemment dans sa précipitation. Comme chaque tourbillon semble bien se demander ce qu'il fait, avec profondeur, contention, un retour incessamment sur soi... Regarde comme son ivresse est exigeante et entêtée et furieuse et noire. Un peu de réconfort. Les frères Karamazov ne sont pas si nombreux. Il te comprend aussi bien que tu le comprends. Du moins le crois. Du moins est-il possible de le croire. Du moins une soudaine souplesse nous rapproche-t-elle dans le froid du petit matin ; une indulgence, une compassion pour tout ce qui tente de frayer un chemin.

Une fois de plus, c'est autrefois. Nous deux assis aux parapets, jambes ballantes, regard méticuleux. Badauds ! Prêts à battre des mains sur le passage de la fanfare. À montrer du doigt l'anorexique qui frappe ses cymbales en louchant ; le tuba qui joue un temps trop tard ou en avance ; une fois encore approuvant la nuit des temps qui file son indolent sourire. Alors, on saute à terre, on court derrière la clique. Mais aujourd'hui, tu tombes à la renverse. Je te retiens. Plus de musique. Le fleuve est là, tout près, et son silence de fleuve. *Ton* fleuve. *Ta* coupe liquide. *Tes* eaux saumâtres. Sans cymbales ni tuba.

Car désormais, tu me conduis, bien que je te soutienne. « Et qui commande ici ? » – Les écueils ne manquent pas, mais commander, ça te connaît... La route ! Ou plutôt... – ah, ce *plutôt*, ces rectificatifs, ces changements de cap incessants, ces tergiversations, on n'y arrivera jamais.

Nous longeons la pénible corderie, l'amirauté, les ruines de l'arsenal. Il y a là plusieurs cafés éteints contre un seul allumé – le plus crasseux. Il sera dit que nous y entrons. Que dans une langue balbutiée mais quand même distincte, et même pleine de délicatesses, nous commandons, nous aussi. « Deux ballons » – toute notre autorité. Il en faut peu à cette heure-ci pour incliner les choses en notre faveur. Et déjà la perle verte et jaune du paradis luit au fond du tabernacle. Tu entends la buée tremblante, c'est tout l'espoir (comme tu n'aimes pas ce

¿Lágrimas de qué? ¿De alegría o de pena? Estas avenidas muertas, estas persianas de metal, estos trenes que balbucean, y Mallarmé, y un va a acabar en general: resúmenes, aprietos, estrangulamientos. Es el resultado del arrebato de los impotentes. A mi lado arrastro los despojos de un mundo.

Callejamos. ¿Durante cuántas horas? Siempre la misma acera, las mismas sombras y la muerte en las fachadas. Ahora bordeamos el río. Es la espina dorsal de los salvajes al moverse. El traductor de la lengua de los animales y de los muertos, cuyos labios articulan largos periodos incomprensibles, también ellos.

Mira, viejo Wilh. Mira bien lo inseguro que es. Tanto como nosotros. Cómo parece no saber nada: nuestra propia ignorancia. Cómo avanza prudentemente en su precipitación. Cómo cada remolino parece preguntarse lo que hace, con profundidad, contención, girando de manera incesante sobre sí mismo... Mira, su ebriedad es exigente y obstinada y furiosa y negra. Un poco de consuelo. Los hermanos Karamazov no son tan numerosos. Te comprende tan bien como tú a él. Al menos, eso crees. Al menos, es posible creerlo. Al menos, una repentina flexibilidad nos aproxima en el frío de la madrugada; indulgencia, compasión para todo aquel que intenta abrirse camino.

Una vez más, es una vez pasada. Los dos sentados en el parapeto, balanceando las piernas, la mirada muy atenta. ¡Cuánta curiosidad! Listos para aplaudir la fanfarria a su paso. Para señalar con el dedo al anoréxico que golpea sus címbalos mientras bizquea; la tuba que toca un tiempo demasiado tarde o pronto; de nuevo autorizando a la noche de los tiempos, que modula su indolente sonrisa. Entonces, saltamos al suelo, corremos tras la banda. Pero, hoy, te caes de espaldas. Te sujeto. No más música. El río está ahí, muy cerca, con su silencio de río. *Tu río. Tu copa líquida. Tus aguas salobres. Sin címbalos ni tuba.*

Ya que en adelante, tú me llevarás, aunque yo te sostenga. «¿Y quién manda aquí?» –No faltan obstáculos, pero mandar, eso sabes hacerlo... ¡El camino! O más bien... – ah, este *más bien*, estas rectificaciones, estos cambios de rumbo incesantes, estas vacilaciones, así no llegaremos nunca.

Vamos a lo largo de la triste cordelería, el almirantazgo, las ruinas del astillero. Allí, hay varias cafeterías cerradas por una sola donde se ve luz –la más mugrienta–. Se dirá que entramos allí. Que en un largo balbuceo, pero a pesar de todo discernible, e incluso lleno de cortesía, pedimos también. «Dos copas» –toda nuestra autoridad–. Hace falta poca a estas horas para inclinar las cosas a nuestro favor. Y ya la perla verde y amarilla del paraíso brilla en el fondo del tabernáculo. Tú vislumbras el vaho tembloroso, es toda la esperanza (¡qué poco te gusta esa palabra!). El máximo

mot !). Le plein bord de cette pureté qu'on n'a jamais trouvée ailleurs qu'aux petits nuageux sancerres.

Cette sorte d'unité de mesure du monde qu'est un verre de blanc.

*

Une fin de nuit, vieux Wilh. : considère le moment. Entre « déjà » et « pas encore ». Désormais que la houle s'est un peu assagie, considère les vacillants en quête de ce peu : un dernier verre. Considère leur soif de surnaturel, sans étanchement possible, à errer par des quinconces arbitraires.

« Je voudrais dire encor... » Cependant, la patronne n'entend guère. Elle crie : « Mōssieurs, on ferme. » Elle s'apprête à baisser son rideau. Tandis qu'on règle, le bruit des pièces sur le zinc te réveille. C'est un recoin du cerveau dont personne ne parle jamais, qui mérite attention cependant : métal contre métal, mais avec la douceur ; le clair signal d'une possible méditation sur la richesse et jamais assouvie, mais enfin là, entre nous ; brindilles de pensée commune vite jetées au feu. Après tout, nous aurions pu suivre ce chemin – nous prenons l'autre, celui de la sortie, du coup de serpillière glacée sur l'omoplate.

Un merle a remarqué la première clarté, du côté des incinérateurs à l'est. Il s'en saisit. Il renoue. S'ébroue. « Où en étais-je ? » Reprend sa lecture de Jean-Jacques ou autres confessions de solitaire, peu importe. Son chant à l'aventure, mais crânement, comme quelqu'un qui depuis toujours sait. Plus tard, on connaîtra le crâne de ce crânement : minuscule ; pas de quoi loger deux idées à la fois. Et cependant, il peint sa phrase, celui-là, et d'un trait, et sans interruption.

Comme lui, les écrivains de tout calibre (qui sont de son espèce) se sont réveillés tôt ; s'en sont allés à la pêche aux écrevisses (il est dimanche, les écrevisses se pêchent au petit jour ; plus tard, on les plonge dans l'eau frémissante, elles rougeoient, on les mange en famille arrosées de piquette, on les digère, on est content de ce carnage dominical. Pas de quoi se vanter !). Tu es le seul, vieux Wilh., le seul à noyer ta maigre capture dans l'ivresse païenne. À faire encore un petit étal de ce lointain arrivage dont tu connais le fournisseur. Personne n'en veut : aujourd'hui, on fait son plein de crédits dans le caddy des grandes surfaces.

Personne n'en veut, grands moribonds, poussière des rues qu'une arroseuse ne tarde pas à dissiper. Personne. Où irons-nous, tandis que là-bas l'aube, dans les derniers buissons de contrebasse ?

de esta pureza, que nunca hemos encontrado en otro lado que en los nublados vinos de Sancerre.

Esta especie de unidad de medida del mundo que es una copa de vino blanco.

*

El final de la noche, viejo Wilh., considera este momento. Entre «ya» y «todavía no». Ahora, que la marejada se ha aplacado un poco, observa a los que se tambalean en busca de ese poco que es una última copa. Estima su sed sobrenatural, imposible de saciar, errando arbitrariamente de uno a otro.

«Me gustaría decir otra cosa...». Sin embargo, la dueña apenas oye. Y grita: «Señores, vamos a cerrar.» Se apresura a bajar la persiana. Mientras pagamos, el ruido de las monedas sobre el cinc te despierta. Es un rincón del cerebro del que nadie habla nunca, pero que no obstante merece atención: metal contra metal, pero con suavidad; la clara señal de una posible reflexión sobre la riqueza nunca satisfecha, pero que al fin está entre nosotros; briznas de pensamiento habitual rápidamente lanzadas al fuego. Después de todo, podríamos haber seguido ese camino –tomamos el otro, el de la salida, el del golpe del paño helado sobre el omóplato.

Un mirlo ha notado la primera claridad, por la parte de los incineradores, en el este. Se siente sobrecogido por ella. Se mueve. Se sacude. «¿Dónde estaba?» Retoma su lectura de Jean-Jacques u otras confesiones de solitario, qué más da. Su canto lanzado al azar, pero intrépidamente, como alguien que siempre ha sabido. Más tarde, conoceremos la testa de esa testarudez: minúscula; sin sitio para dos ideas a la vez. Y sin embargo, él dibuja su frase, de un solo trazo y sin interrumpirse.

Al igual que él, escritores de todo calibre (que son de su especie) se han despertado temprano; se han ido a pescar cangrejos (es domingo, los cangrejos se pescan de buena mañana; después, se los sumerge en agua hirviendo, enrojecen, y se comen en familia regados con vino peleón, se los digiere, se está contento de la matanza dominical. ¡Nada de qué alardear!). Tú estás solo, viejo Wilh., eres el único que ahoga su pobre captura en la ebriedad pagana. Que hace un pequeño puesto con ese lejano cargamento cuyo proveedor conoces. Pero nadie lo quiere: hoy, todos rezan sus credos en los carritos de los supermercados.

Nadie lo quiere, cargamento agonizante, polvo de las calles que los camiones de riego no tardarán en disipar. Nadie. ¿Adónde iremos, mientras que allá se alza el alba, en los últimos arbustos de contrabajo?

*

Dix-huit chemins possibles, et une bouteille en poche (grand'poche ! grand pochard ! grande poche trouée !). Tu rebois (essuie tes lèvres !). On continue. La tempête s'élève de nouveau dans tes membres, plus terrible. C'est à désespérer.

Penses-tu pouvoir encore tirer deux gouttes de cette distillation ? « Je voudrais dire... » : je sais, je sais. Tes ancêtres ont poussé la biture à des extrémités bien plus sévères. Mais autres temps, autres saisons n'est-ce pas ? Nous sommes devenus frileux. Des hypocondriaques, des moroses, je te dis.

Naturellement, comme tous les vieux de ton espèce, tu t'immobilises sur les passages cloutés, terrassé soudain par ta gamberge. Tu te tiens là, inerte, bouche à demi ouverte, main sur la joue, une gêne à la circulation, et incapable de mouvoir cette masse de chair pathétique que soudain tu contemples comme si tu lui étais devenu étranger. En vérité, elle ne t'est plus de rien ; elle te gêne à ton tour. (C'est ainsi que s'annonçait jadis la venue des poèmes : une embolie. Ton archipel à la dérive.)

Les passants te bousculent en grognant, et c'est à peine s'ils t'inspirent la sympathie de l'espèce ; à peine si un reste d'instinct de conservation te lie à leur va-et-vient reproducteur.

Tu t'absentes, vieux Wilh. T'absentes loin des données de base, tandis que sous tes yeux va le manège, sa musique de fausse joie, son tournoiement. Mais qui tournoie ? Qui titube ? Est-ce toi qui actionnes la manivelle ? Des habitués de ton âge montent et descendent à califourchon sur des cochons roses, des chevaux dorés, des lunes multicolores. Les visages n'expriment rien. Ni gaieté ni ennui.

Toi tu vois mieux l'admirable simplicité des crânes. Pierres polies exposées au vent, nul dedans, nul dehors. Les alvéoles de l'os unique (des coups qu'on y a portés dès l'âge de fer). La rondeur des orbites (leur inépuisable étonnement). La petite palette de la mâchoire supérieure (envieuse, fouineuse et possessive). Nous sommes tous des écorchés en boule.

Maintenant, je comprends ce que tu voulais taire depuis le début (on en dit toujours trop) : c'est la criante ressemblance.

Et là, par des avenues que la lueur de l'aube redresse peu à peu, le

*

Dieciocho caminos posibles, y una botella en el bolsillo (¡gran bolsillo! ¡gran borracho!³ ¡gran bolsillo agujereado!). Das otro trago (sécate los labios). Seguimos. La tempestad se eleva de nuevo en tus miembros, más terrible. Como para perder la esperanza.

¿Piensas que todavía puedes extraer dos gotas más de esta destilación? «Me gustaría decir...»: lo sé, lo sé. Tus ancestros llevaron su cogorza a extremos mucho más severos. Pero, a otras épocas, corresponden otras estaciones, ¿no? Nos hemos vuelto pusilánimes. Hipocondríacos, abatidos, hazme caso.

Naturalmente, como todos los viejos de tu especie, te detienes en los pasos de peatones, vencido de repente por tus pensamientos. Y te quedas ahí, inerte, con la boca medio abierta, la mano en la mejilla, estorbando la circulación, e incapaz de mover esa masa de carne patética que de pronto contemplas como si fueras extraño a ella. Realmente, ya no te pertenece y su vez te molesta. (Así era como antaño se anunciaba la llegada de los poemas: una embolia. Tu archipiélago a la deriva.)

Los transeúntes te empujan refunfuñando, y no te inspiran casi la simpatía de la especie. Solo un resto de instinto de conservación te une a su ir y venir reproductor.

Te ausentas, viejo Wilh. Te ausentas, lejos de los datos de referencia, mientras que bajo tus ojos va el carrusel, con su música de falsa alegría, su giro. ¿Pero quién gira? ¿Quién se tambalea? ¿Eres tú quién acciona la manivela? Los habituales de tu edad suben y bajan a horcajadas sobre cerdos rosas, caballos dorados, lunas multicolores. Los rostros no expresan nada. Ni alegría ni aburrimiento.

Tú ves mejor la admirable simplicidad de los cráneos. Piedras pulidas expuestas al viento, nadie dentro, nadie fuera. Los alveolos del hueso único (golpes que hemos traído desde la edad de hierro). La redondez de las órbitas (su inagotable asombro). La pequeña placa de la mandíbula superior (ansiosa, entrometida y posesiva). No somos más que bolas de piel.

Ahora comprendo lo que querías callar desde el principio (siempre se dice demasiado sobre ello): es el escandaloso parecido.

Y ahí, a través de avenidas que la claridad del alba restituye poco a poco, la

³ En el original se hace un juego de palabras entre *poché* (bolsillo) y *pochard* (borracho), que no es posible reproducir en español, por lo menos sin forzar en exceso el texto.

dégrisement plus amer que jamais : tes semblables, les ressemblants... Partout manège. Monter descendre. Cochons roses. Toi-même autrui, embarqué dans le divertissement.

*

L'instant le plus critique, c'est quand les lumières une après l'autre s'éteignent. Rien, à la venue du jour, qui prévienne comme : « ça y est, on sort des choses sombres pour entrer dans les claires ». Rien, hormis cette arbitraire extinction décidée on ne sait où, peut-être pas décidée du tout, véritablement hasardeuse. D'autres conceptions auraient vu la coupure ailleurs, ou pas vu. D'autres régimes politiques auraient laissé à l'appréciation de chacun la décision d'éteindre – je veux dire, de chaque rue, de chaque pan d'ombre habité – ou de prolonger encore un peu les veilles blafardes qui vaticinent au fond des cours.

Mais là, soudain, face à la nudité des adieux, à l'évidence d'une irréversibilité, on en vient à se regarder différemment. Le gris du petit matin soit avec toi, vieux Wilh. ! Qu'il te porte ! Qu'il allège ta marche ! Une belle journée commence.

*

On remue autour des boucheries. Les carcasses flottent à hauteur d'épaules déjà lasses. La tête des porteurs reste invisible, mais un peu de bistre sur les tabliers blancs, et la grande roue des affamés se remet en mouvement.

Avant qu'arrive la cohorte des doux clients, des chiens errants, des charognards, on alimente ce léviathan de l'aube, invisible au commun mais impérieux, inflexible et sans nom. Il ouvre sa gueule à toutes devantures. Il dévore. Il aime la chair. Ne dis pas que tu ne le connais pas, vieux Wilh., ou que tu ne l'as jamais senti. C'est une bête ordinaire, de même espèce râleuse que la contrebasse. C'est un dieu répandu.

Mais qui est prêt à dire « merci la viande », « merci les animaux », « merci pour ce jour qui croît parmi les sacrifices de toutes sortes, qui montre un visage de si grande douceur au milieu des groins » ? Qui ?

Pas toi, en tout cas, qui me tournes le dos et reluques déjà les premiers talons. Pas toi, distrait par l'aile des tourterelles ou encore, au jardin public, par l'écaille vive des jeunes carpes. Pas toi, ingrat !

realidad más amarga que nunca: tus semejantes, tus iguales... En todas partes el carrusel. Subir, bajar. Cerdos rosas. Tú mismo eres los demás, inmersos en la diversión.

*

El momento más crítico es aquel en que las luces una tras otra se apagan. Nada que prepare para la llegada del día como: «ya está, se sale de la oscuridad para entrar en la claridad». Nada, salvo esta arbitraria extinción decidida no se sabe dónde, quizás en absoluto decidida, realmente azarosa. Otros puntos de vista hubieran visto el apagón en otra parte, o no lo hubieran visto. Otros regímenes políticos hubieran dejado a la apreciación de cada cual la decisión de apagar –quiere decir, de cada calle, de cada franja de sombra habitada– o de prolongar aún un poco el pálido alumbrado que escruta en el fondo de las avenidas.

Pero, entonces, de repente, frente a la desnudez de los adioses, a la evidencia de algo irreversible, se acaba por mirarse de manera diferente. ¡Que el gris de la madrugada se quede contigo, viejo Wilh.! ¡Que te lleve consigo! ¡Que aligere tu camino! Un bello día comienza.

*

Hay movimiento en torno a las carnicerías. Las canales flotan a la altura de los hombros, ya sin vida. No se ve la cabeza de los portadores, pero sí la piel morena sobre los delantales blancos, y la gran rueda de los hambrientos se pone en marcha.

Antes de que llegue la cohorte de amables clientes, de perros vagabundos, de carroñeros, se alimenta a ese leviatán del alba, invisible para la mayoría, pero imperioso, inflexible y sin nombre. Él abre sus fauces a todos los edificios. Devora. Le gusta la carne. No digas que no lo conoces, viejo Wilh., o que nunca has percibido su presencia. Es un animal corriente, de la misma especie quejosa que el contrabajo. Es un dios extendido.

¿Pero quién está preparado para decir «gracias, carne», «gracias, animales», «gracias por este día que crece entre los sacrificios de todo tipo, que muestra un rostro de tan gran dulzura en medio de los hocicos»? ¿Quién?

Tú no, en todo caso, que me das la espalda y ya observas los primeros talones. Tú no, distraído por el ala de las tórtolas o también, en el parque público, por las escamas vivas de las jóvenes carpas. ¡Tú no, desagradecido!

Seuls t'intéressent les corps qui détalent. À leur suite tu t'élances comme s'ils devaient te conduire à la cuisine, à la table et à la chaise de ton enfance ; aux longues après-midis de mohicans ; aux arbustes d'alors...

On nous a liés à des chimères, c'est entendu ; mais il faut croire que malgré les apparences, les liens ne s'oublient pas si facilement ; qu'ils gagnent même en force ; qu'ils sont entre eux soudés, nourris au tronc unique, à la sève du tronc. Qu'ils bourgeonnent dans l'ébullition d'un perpétuel printemps.

On nous a liés à des chimères. Devons-nous désintégrer leur noyau dur ? Libérer l'énergie ? Ou au contraire, et quel qu'en soit l'objet, quelle qu'en soit la contrainte, cette énergie, la tenir sous pression ?

Ou encore bombarder le pays, puis sifflotant, battre en retraite à la manière d'un qui rentre des trois huit ?

*

À présent, je te laisse, vieux Wilh. Plus besoin d'étai. Le bâtiment tangué encore un peu. Juste ce qu'il faut pour se croire philosophe, ou pythie, ou que sais-je d'un peu grec, d'un peu marin.

Tu t'éloignes, vieux Wilh. ? Ne te retourne pas. J'en sais si peu. Ta silhouette me suffit. Tout d'un coup, tu as pris deux cents ans. La perruque poudrée qui toise le fleuve entre les baraquements d'un chantier de démolition, c'est toi.

Moi qui t'avais pris pour un flâneur des deux rives ! Qui t'avais baptisé, sans savoir, du prénom de Kostrowitzky : *Wilhelm* !

Adieu. On rebâtit le quartier. Comme tous les autres, tu finiras sous les gravas.

Seuls t'intéressent les corps qui détalent. À leur suite tu t'élances comme s'ils devaient te conduire à la cuisine, à la table et à la chaise de ton enfance ; aux longues après-midis de mohicans ; aux arbustes d'alors...

On nous a liés à des chimères, c'est entendu ; mais il faut croire que malgré les apparences, les liens ne s'oublient pas si facilement ; qu'ils gagnent même en force ; qu'ils sont entre eux soudés, nourris au tronc unique, à la sève du tronc. Qu'ils bourgeonnent dans l'ébullition d'un perpétuel printemps.

On nous a liés à des chimères. Devons-nous désintégrer leur noyau dur ? Libérer l'énergie ? Ou au contraire, et quel qu'en soit l'objet, quelle qu'en soit la contrainte, cette énergie, la tenir sous pression ?

Ou encore bombarder le pays, puis sifflotant, battre en retraite à la manière d'un qui rentre des trois huit ?

*

À présent, je te laisse, vieux Wilh. Plus besoin d'étai. Le bâtiment tangué encore un peu. Juste ce qu'il faut pour se croire philosophe, ou pythie, ou que sais-je d'un peu grec, d'un peu marin.

Tu t'éloignes, vieux Wilh. ? Ne te retourné pas. J'en sais si peu. Ta silhouette me suffit. Tout d'un coup, tu as pris deux cents ans. La perruque poudrée qui toise le fleuve entre les baraquements d'un chantier de démolition, c'est toi.

Moi qui t'avais pris pour un flâneur des deux rives ! Qui t'avais baptisé, sans savoir, du prénom de Kostrowitzky : *Wilhelm* !

Adieu. On rebâtit le quartier. Comme tous les autres, tu finiras sous les gravas.

Solo te interesan los cuerpos que salen huyendo. Te lanzas en su persecución como si fueran a llevarte a la cocina, a la mesa y a la silla de tu infancia, a las largas tardes de indios, a los arbustos de entonces...

Está claro que estamos unidos a quimeras; pero, además, a pesar de las apariencias, los vínculos no se olvidan tan fácilmente, e incluso se hacen más fuertes, y se han fundido unos con otros, alimentados por un tronco único, por la savia de ese tronco. Y florecen en la ebullición de una perpetua primavera.

Estamos unidos a quimeras. ¿Deberíamos destruir el núcleo principal? ¿Liberar la energía? ¿O, por el contrario, y sea cual sea su objeto, sea cual sea su impedimento, mantener bajo presión esta energía?

¿O bombardear de nuevo la ciudad, y después silbando, batirme en retirada como alguien que regresa del turno de noche?

*

Ahora, te dejo, viejo Wilh. Ya no necesitas que te sostengan. El edificio todavía se tambalea un poco. Justo lo necesario para creerse filósofo, o adivina, o qué sé yo, un poco griego, un poco marino.

¿Te vas, viejo Wilh.? No te vuelvas. Sé tan poco de eso. Tu silueta me basta. De golpe, has envejecido doscientos años. La peluca empolvada que mide el río entre los barracones de una cantera de demolición, eres tú.

¡Y yo que te había tomado por un vagabundo de las dos orillas! ¡Que te había bautizado, sin saberlo, con el nombre de Kostrowitzky: *Wilhelm!*

Adiós. Se reconstruye el barrio. Como todo el mundo, acabarás bajo los escombros.